

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



I. TOILETTE DE MARIÉE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de mariée. — Motif au passé et point de sable. — Pelote chinoise (5 dessins). — Vide-poche chevalier (2 dessins). — Devant de chemise de femme. — Garniture de broderie Richelieu. — Entre-deux au passé. — Dentelle au crochet et lacet



3. PELOTE CHINOISE.

enfilé. — Costume de jeune fille. — Trois coiffures. — Sept chapeaux. — Bébus. — SEUVLÈMENT : Panche de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

4. Toilette de mariée en faille blanche. — Le bas de la robe, de forme princesse, est très-orné de plissés, de crêpe lisse et de faille et d'une frange non coupée en sole fi-cho. Le devant est couvert d'une draperie de crêpe lisse coupée, ainsi que l'indique la gravure de plissés de crêpe lisse, au milieu desquels courent des tringles de fleurs d'orange. Le corsage est décollé en carré, garni à l'intérieur d'une chemisette en crêpe lisse. Le devant est découpé et formé plusieurs pattes qui se boutonnent sur un gilet intérieur en faille. Manches assez longues, terminées par des plissés de crêpe lisse. —



6. BORD DENTELÉ DE LA PELOTE.

Modèle de M^{mes} Moret et Moncuil, boulevard Haussmann, 48.

2. Motif brodé au passé et au point de sable, pour objets de lingerie, coussin, chaise, tapis de table, etc.

3 à 7. Pelotes chinoises. — Le dessin 3 représente l'ensemble de la pelote. Les autres dessins représentent les détails de grandeur naturelle. Les dessins 4 et 5 représentent deux dessus des pelotes en satin, avec appliques de satin représentant des sujets chinois. On peut acheter ces motifs tout prêts à broder. La broderie se fait au point russe. Le dessin 6 représente le détail du bord dentelé qui orne le dessus de la pelote; le dessin 7 est celui du petit volant à jours qui entoure la pelote et qui fait transparent sur un ruché de satin. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan.

8-9. Vide-poche chevalier. — Modèle chez M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Le dessin 9 représente le dessus du vide-poche grandeur naturelle, en cuir, orné de broderie en soie du



2. MOTIF AU PASSÉ ET POINT DE SABLE.



4. DESSUS DE PELOTE.



5. DESSUS DE PELOTE.



8. VIDE-POCHE CHEVALET.

même ton. Le bou jet du milieu est brodé au passé, bien bourré dessous; pour l'encadrement, on se sert d'une petite ganse de soie retenue par un point câblé très-espacé; le bord extérieur est orné de deux ganse de soie, l'une plus grosse que l'autre. D'un côté de notre dessin la ganse se trouve interrompue par la charnière en bronze doré, assortie au chevalier, également en bronze doré. Le dessin 8 représente le vide-poche sur le chevalier.

10. Patte pour chemise de femme, en broderie Richelieu. — Pour ce travail, on emploie de préférence de la batiste ou de la toile Colbart; les parties mates sont



7. VOLANT DE LA PELOTE.

occadrées d'un feston à picot; les barrettes réunissant les motifs entre eux peuvent se broder sur l'étoffe même ou sur des fils lancés. Et faisant le décalque du dessin, il faudra répéter le motif de la garniture du haut, autant qu'il sera nécessaire pour obtenir la longueur voulue.

11. Garniture en broderie Richelieu. — On peut faire cette broderie sur toile Colbert, blanche ou bise; les deux sont également jolies. Pour rideaux, ameublement, etc., la toile bise conviendrait mieux. Les barrettes reliant les motifs entre eux sont ornées de petites roues et d'uni-roues à picots.

12. Entre-deux ou bande brodée au passé ou au point de feston. — Cette broderie peut se faire aussi bien sur étoffe blanche, piqué, nanouk, etc., pour robe d'enfant, que sur drap ou cachemire, pour rideaux, tapis de table, garniture de costume, etc. La ligne faisant encadrement de chaque côté représente une petite souche qui est retenue à intervalles égaux par des points de traverse.

13. Dentelle au crochet. — Modèle de Cabin, rue de Valenciennes. — Cette dentelle se fait en deux parties formant deux; cette partie est en travers. Ensuite fait les dents, en mençant par le milieu. Il faut sur son fil et l'aide de nouveau par dixième rang de dent, et ainsi de pour les autres.

14. Dentelle au crochet ondulée. — Modèle de Cabin, rue de Valenciennes. — On commence par les étoiles. C'est la dent arrondie, la dent ondulée, en touchant par les points. Le bord extérieur forme de petites dents de mailles simples, nées de deux picots 3 mailles.

15. Coiffure de no fille, à bandes balaisées sur le front, avec franges; pour laiffette.

16. Coiffure de front, ondulée et redoublée.



10. DEVA

13. Dentelle au crochet. — Modèle de M. Cabio, rue de Hambrois. — Cette dentelle se fait en deux parties. On commence par la partie formant entrecroix; cette partie se fait en travers. Ensuite on fait les dents, en commençant par le motif, au milieu. Il faudra casser son fil et l'attacher de nouveau pour le deuxième rang de la dent, et ainsi de suite pour les autres.

14. Dentelle crochet et lacet ondulé à picots. — Modèle de M. Cabio, rue de Hambrois. — On commence par les étoiles. C'est en faisant le dernier rang de l'étoile qu'on forme la dent arrondie, avec le lacet ondulé, en l'attachant par les picots. Le bord extérieur est formé de petites dents de mailles simples, ornées de deux picots de 5 mailles.

15. Coiffure de jeune fille. — à bandeaux baissés sur le front et relevés sur le côté. Sur le haut, coques fleuries; pouf de fleurs. — Modèle de M. Rivillat, rue Laflotte.

16. Coiffure de jeune fille. — Cheveux négligés sur le front, ondes et relevés sur le côté. Ne 13 papillon double.

Sur le côté, un peu en arrière, petit pouf de myosotis. — Modèle de M. Dondel, rue Tronchet, 2.

17. Coiffure de jeune fille. — Bandeaux Watteau. Dessus de tête Récamier entremêlé de marguerites. La nuque est relevée en forme de casque; les pointes des cheveux bouclés tombent sur le chignon. — Modèle de M. Dondel.

18. Costume en cachemire gris pour jeune fille. — Sur le jupon, plissé de faille grise haut de 10 à 12 centimètres. La tunique, en cachemire, est ornée d'un plissé de faille, mais moins haut; elle forme, derrière, une pointe descendant très-bas sur la traine; par devant, elle draine de côté sous un plissé de faille. Poche en cachemire, avec plissé et toud de faille. Corsage uni. Revers et plissés de faille aux manches. Notre gravure coloriée de ce jour représente le devant de ce costume. — Modèle de M^{lle} Pasquet, 53, rue Neuve-des-Petits-Champs.

19. Chapeau pour dame âgée, en dentelle espagnole. — Guirlande de feuillage, grosse rose mandarine et

graines naturelles tombant sur les cheveux.

20. Chapeau de jeune fille, en paille anglaise noire. — Dessus, bord de ruban noir; dessous, bouquet de myosotis et de fleurettes jaunes.

21. Chapeau en peluche blanche, garni d'un bouquet de fleurs de velours vert de plusieurs tons, fantaisie; lophophore de côté; dessous, barrette velours vert et boucle acier; brides faille blanche.

22. Chapeau en velours bronze. — Echarpe lilas, bouquet révéra rouge prune et feuilles lilas, plume bronze.

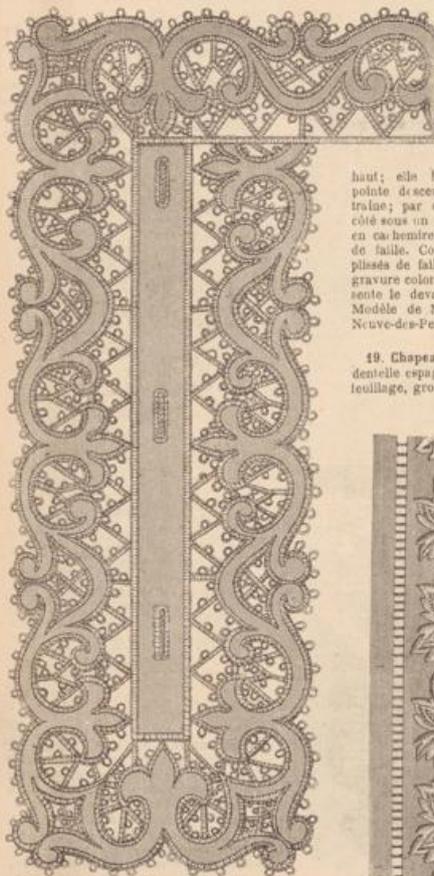
23. Chapeau huguenot feutre et velours rouge, plumes jaune pâle; grande boucle acier devant.

24. Capote en velours loutre et satin mandarine. — Sur le côté, bouquet de violettes et de petites fleurs de géranium mandarine.

25. Chapeau de théâtre ou de visite, tout en fleurs. — Roses lilas, héliotrope de deux tons, feuillage; pe-



D. DESSUS DE VIDE-POCHE CHEVALET.



10. DEVANT DE CHEMISE DE FEMME.



12. ENTRE-DEUX AU PASSÉ.



11. GARNITURE EN BRODERIE RICHELIEU.

milieu est brodé sous; pour l'encre petite ganse (sola); câble très-fine est orné de notre dessin la que par la char-portie au cheva-doré. Le dessin e sur le cheva-

e de femme, en ur ce travail, on la battée ou de les mates sont

colot; les barret-entre eux peu-ême ou sur t le décalque du motif de la gar-il sera nécessaire voules.

errie Richelieu.oderie sur toile; les deux sont draux, amoubla-ise conviendrait ant les motifs en-pettes roues et

e au passé ou au out se faire aussi ouk, etc., pour hemir, pour ri-c. La ligne fal-ne petite souta-oints de tra-

elle bride en fleurs attachée de côté par un petit bouquet.
Ces sept chapeaux ont été dessinés chez M^{me} Dajardin,
3, rue de la Michodière.

GRAVURE COLORIÉE

Costume de jeune fille en cachemire gris. — Voir, pour la description, le détail de la toilette de la figurine n^o 18 qui représente la même toilette vue de dos.



15. COIFFURE DE JEUNE FILLE.



16. COIFFURE DE JEUNE FILLE.

PATRONS DÉCOUPÉS

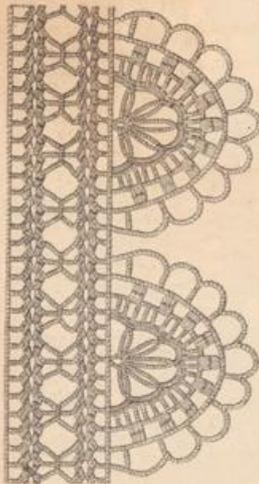
Nos ateliers de patrons découpés sont ouverts tous les jours non fériés de midi à cinq heures, 15, quai Voltaire, au premier étage.

Toute lectrice de la *Revue de la Mode* qui s'y présente de midi à cinq heures peut faire couper sur mesure et emporter immédiatement les patrons qu'elle désire.
Les patrons qui nous sont demandés par correspondance sont coupés et expédiés dans le plus bref délai et trois jours après la réception de la lettre de demande. L'affluence des demandes qui, à certaines époques de l'année, nous arrivent par milliers à la fois, rend quelquefois ce délai nécessaire.



17. COIFFURE DE JEUNE FILLE.

Toilette de bal pour très-jeune fille. — Pardessus en taffetas blanc couvert de petits volants de tulle de soie pris double. Ces volants peuvent être en crêpe lisse ou en tarlatane. La jupe est rejetée en arrière par des cordons fixés à l'envers; un gros ceint de faille à longs pans encadre les plis fermés pour brider la jupe; il est à demi couvert par un gros bouquet de volubilis roses.



13. DENTELLE AU CROCHET.

à traînes de feuillage. Corsage de faille lacé derrière, orné en forme de berthe de plissés de tulle; une demi-guirlande de volubilis garnit le haut du corsage de l'épaule gauche; au milieu du corsage, bouquet de volubilis, avec traîne, posé sur le sommet de la coiffure.

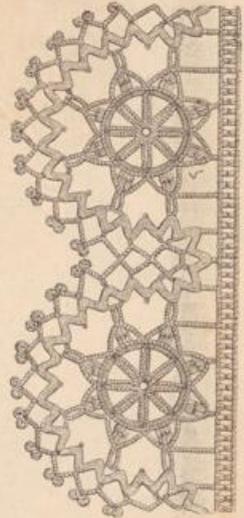
Modèle de M^{me} Jenny Pasquet, 53, rue Neuve-des-Petits-Champs.



18. COSTUME POUR JEUNE FILLE.

Le prix de chaque patron coupé, pris au bureau ou envoyé franco, est de 1 fr. 50 pour toute la France et l'Algérie.

Rempilez et signez le bulletin qui se trouve au bas de la troisième page de la couverture et l'adresser à l'Administrateur de la REVUE DE LA MODE, 13 et 15, quai Voltaire.



14. DENTELLE CROCHET ET LACET ONDULÉ.

La Femme chez elle et dans le monde.

— La troisième édition est en vente depuis quelques jours, et nous sommes aujourd'hui en mesure de répondre à l'empressement toujours croissant de nos lectrices.

La Femme chez elle et dans le monde forme un très-élégant volume qui coûte 5 francs, pris dans nos bureaux, et 5 fr. 50 rendu franco par la poste. Envoyer le montant en un mandat-poste à l'ordre de l'Administrateur de la *Revue de la Mode*, 13 et 15, quai Voltaire, à Paris.

se qui s'y présente
sur mesure et em-
le des re.
par correspondance
et délai et trois jours
de. L'affluence des
année, nous arrivent
ce délai nécessaire.



ron coupé, pris au
co, est de 1 fr. 50
l'Algérie.
ulletin qui se trouve
age de la couverture
strateur de la Re-
13, qui Voltaire.



ET LACET ONDULÉ.
et dans le monde.
et en vente depuis
ommes aujourd'hui
à l'empressement
lectrices.
et dans le monde
volume qui coûte
ureaux), et 5 fr. 50
. Envoyer le mon-
à l'ordre de l'ad-
la Mode, 13 et 15,



6^e Année N° 271

Dimanche 11 Mars 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

*Excellentes de M. Serquet, 53, N. des Petits Champs - Éventails de la
Profession - Nour. 31, du Quatre Septembre - Corsets et Jupons de la M. de Rouen, 37, Vivienne.
Garanties de la M. Ballus et Martin, 68, Boul. Sébastopol.*

De quel vais je parler
vérité, je n'en sais rien.



19. cm



encore sur les tran-
sitions de la mod-
esté. Et ce qui me
étonne, je pense,
est de voir que
il nous sera paria-
ment changer et
très-curieux d'ob-
server les changem-
ents de la toilette
féminine. L'ave-
nir est à nous : « A ve-
nir, depuis six ans, son-

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

De quoi vais-je parler cette semaine à mes lectrices? En vérité, je n'en sais rien. Le plus profond mystère règne

robe créée pour l'impératrice? Il y a du vrai dans cette observation. La tunique drapée n'est allongée, modifiée, mais c'est toujours la tunique; pour la détruire, il faudra une révolution.

Donc, rien de nouveau, car la robe princesse, que l'on porte beaucoup, n'est pas non plus une chose nouvelle; après l'avoir délaissée pendant un temps, on y revient, et sa vogue semble nettement s'accroître. La robe princesse est surtout jolie en faille, en étoffe de soie un peu ferme;



19. CHAPEAU POUR DAME AGÉE.



20. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.



21. CHAPEAU EN PELUCHE BLANCHE.



22. CHAPEAU EN VELOURS FROUXE.



23. CHAPEAU HUGUENOT



25. CHAPEAU DE THÉÂTRE.



24. CHAPEAU EN VELOURS ET SATIN.

encore sur les transformations, ou tout au moins les modifications de la mode annoncées pour ce printemps et cet été. Et ce qui me concerne, je ne crois pas à ces transformations. Je pense, au contraire, que si nous avons pu conserver fraîches quelques-unes de nos toilettes de l'an passé, il nous sera parfaitement loisible de les remettre sans y rien changer et sans qu'elles semblent démodées. Il est très-curieux d'observer, en effet, combien sont peu sensibles les changements subis depuis quelques années par la toilette féminine. Une femme d'esprit me disait, il y a quelque temps: « Avez-vous remarqué que toutes nos toilettes, depuis six ans, sont toutes taillées sur le type de la dernière

en laine et en tissu souple elle habille mal et prend l'aspect d'une robe de chambre. On peut faire la robe princesse unie ou simplement garnie du bas; on la drap d'étoffe de laine souple ou de crêpe de Chine, suivant qu'on veut un air une robe négligée ou habillée; elle peut être entièrement montan'e ou décolletée devant en carré, ou tout à fait décolletée; la plupart des robes de bal se font même ainsi. Cette forme de costume, très-élégante, très-gracieuse, présente pourtant un écueil. Il faut, pour bien porter la robe

princesse, être faite de façon à n'avoir aucun défaut physique à dissimuler, avoir la taille bien proportionnée, bien droite, le buste ni trop maigre ni trop massif, car toute la ruse de la coupe ne saurait atténuer telle imperfection physique que toute autre forme de robe rendrait moins sensible.

On me demande souvent quels sont les genres de garnitures les plus en vogue. A cela je répondrai : Il n'y a encore rien de nouveau. Toujours des galons brodés, des plissés, des effilés, puis des dents lisérées et doublées. Ces dents se transforment parfois de la manière suivante : on entaille l'étoffe à intervalles réguliers de 4 à 5 centimètres et sur une profondeur de 15, 20, 25 centimètres; on double toutes ces languettes d'étoffe et on les replie en dessous pour former des boucles plates; sous ces boucles, on fait aussi dépasser un plissé de soie. J'ai vu, chez une très-bonne couturière, un costume de faille noire orné ainsi. Le jupe on avait dans le bas un haut volant monté à gros plis creux; entre chaque pli remontait une boucle de faille faite comme je l'ai dit plus haut; cette garniture se retrouvait à la draperie qui enserrait la jupe. Le corsage avait une basque, plate devant, dentelée derrière.

On découpe aussi en petites lanières d'un demi-centimètre, qui ne sont, naturellement, ni doublées, ni bordées, les draps pour costumes de demi-saison; la tête, repliée pour former bouclettes, est maintenue par un passementerie. Cet ornement est très-originaux. J'ai vu également beaucoup de grosses chorizées, ou ruches de faille défilées du haut, qui produisent un très-joli effet. On fait aussi des chorizées ombrees à leur très-clair, avec trois ruches l'une dans l'autre de trois tentes du même ton.

Sur une robe lilas, par exemple, on met des chorizées de trois tentes : vert foncé, vert plus clair et lilas; cette dernière nuance forme le cœur de la chorizée. Pour faire cette garniture, on coupe des bandes de faille en droit fil, plus ou moins larges, suivant la grosseur qu'on veut donner à la ruche; on entaille les deux bords de distance en distance sur une profondeur de 1 centimètre et, avec des ciseaux fins ou une épingle, on enlève tous les fils de la trame, opération très-facile, grâce aux entailles faites. Quand on a obtenu ainsi un effilé à chaque bord, on fait sa ruche à gros plis triples, on coud ensemble les trois ruches l'une sur l'autre, puis on secoue, afin que la chorizée s'épanouisse bien en s'arrondissant. La première boucle doit être d'un centimètre plus large que la deuxième, et ainsi de suite.

Les coiffures tombant dans le dos sont décidément démodées... pour le moment du moins. On a d'instinctivement adopté la coiffure ronde, peu élevée sur le sommet de la tête et se tombant pas plus bas que la naissance des cheveux. Il faut bien en convenir, hélas! l'usage des faux cheveux devient universel aujourd'hui; on pose aussi tranquillement son faux chignon devant une amie que jadis un rouleau de ruban ou une fleur. Les femmes n'y mettent plus aucune pudeur, et celles mêmes que la nature a douées d'une chevelure abondante, trouvant plus commode de se coiffer de la sorte, sont les premières à adopter cette mode. Les chignons se montent avec barrettes, se croisant à l'enchevêtrement, sur chacune desquelles sont disposées des mèches de cheveux, le plus souvent finies en *marabouts*. On refait son chignon en l'attachant à un point fixe; puis on relève tous ses cheveux, moins cependant une petite partie par devant, destinée à faire les ondulations qui ornent le front, et on fixe le chignon sur le touc. On a eu soin de laisser sans les fixer deux ou trois mèches de cheveux au sommet du chignon, avec lesquelles on fait deux ou trois coques fantaisistes qui terminent la coiffure par devant. Je ne dis pas que j'apprécie cette manière de se coiffer, je constate seulement l'envahissement des postiches, et, ce fait une fois signalé, je cherche à dire comment on se sert de ces accessoires.

Je n'ai cependant posé une restriction à ce qui précède. Si les formes de vêtements restent les mêmes, on ne saurait en dire autant des étoffes. Jamais on ne vit variétés plus grande de tissus tous différents de types et de dispositions. Ainsi j'annoncerai l'apparition de nouvelles étoffes de l'Inde qui charmeront les *fantaisistes* et feront la joie des femmes qui attachent une grande importance à ne pas être habillées comme tout le monde. Dans quelques jours, je dirai plus en détail ce que sont ces tissus que la maison *l'Union des Indes* fait venir de bien loin pour les offrir à sa clientèle.

Je rappellerai en même temps à mes lectrices que la vogue du véritable cachemire de l'Inde, dont cette maison est seule dépositaire, — prendre note de ceci! — grandit chaque jour. Aucune étoffe de fantaisie, en effet, ne saurait lui faire une sérieuse concurrence. La supériorité de ce tissu est incontestable, car il est impossible de lui trouver un équivalent comme élégance, solidité, etc., etc. Je ferai observer qu'il ne faut pas attendre au moment même où on a besoin d'une robe pour écrire à *l'Union des Indes*, 1, rue Aubert; il faut songer qu'un grand nombre de personnes demandent à la fois l'album d'échantillons. Autre recom-

mandation. Se méfier de toute étoffe portant ce nom qui n'a pas sa marque de fabrique : la liste chimée à jours.

MARIE DE SAVERNY.

LETTRES PARISIENNES

M^{me} Marie de Saverny à M^{me} Laure de B.

Voilà le moment des ventes de charité. J'en suis, ma chère Laure, à ma dixième carte d'invitation. Pour nous autres femmes, cela n'est en somme pas trop ruineux, car ce n'est pas notre bourse que visent dans leur rôle les marchandes des bazars de bienfaisance, mais les pauvres hommes sont bien à plaindre en ce moment!

Trai-je? N'irai-je pas? Telle est la question que se pose, en ce moment, plus d'un gentleman de ma connaissance, au regard de ces grandes cartes glacées au bas desquelles se trouvent tracées par une petite main blanche les quelques lignes suivantes :

« De la part de M^{me} de X..., qui sera reconnaissante du plus petit achat. »

Ces pattes de mouches sont le *Monsieur Théod* Pharis de la Bible pour le malheureux gentleman, hôte assidu des salons élégants; il sait bien ce que cela signifie!... Le plus petit achat! Oui, sans doute, il lui est loisible de choisir entre un paquet de cure-dents ou un objet artistique, mais tous deux lui coûteront le même prix; dix louis représentent, dans certaines ventes de charité, un prix rond, une sorte de tarif. Note, ma chère Laure, que celles où on vend le moins cher sont encore celles où on subit un tarif. Les boutiques de charité où l'encheûre règne en maîtresse sont évidemment ruineuses pour les hommes et facilement esclaves de leur amour-propre et de leur vanité.

Donc, tout danseur, tout visiteur empressé, tout convive habitué de la belle boutique se pose ce dilemme : Si je ne réponds pas à cet appel fait à mes sentiments généreux, me voilà jugé, loisé, peut-être exclu, mais à coup sûr relégué au nombre des pauvres ou des avarés. — triste pensée pour celui qui se pose en viveur de haut ton; — si je m'abstiens en m'excusant sous prétexte de maladie, ma ruse peut être découverte et ne peut d'ailleurs se renouveler dix fois, quinze fois... Mais si j'y vais aussi! Je suis ruiné, dépouillé. C'est en général à quel se résignent néanmoins tous les cœurs bien nés... Et voilà pourquoi les pauvres font de si belles recettes.

Du reste, je trouve cela très-bien et très-juste, moi. Cet argent que l'on regrette si fort ne représente pas souvent, en somme, la dixième partie des sommes gaspillées follement ou sottement par certains fils de famille qui orient énergiquement au plus petit impôt prélevé par la charité sur leur superflua. Notre devoir de plus strict, à nous autres femmes, c'est de nous faire les instruments intelligents de la bienfaisance. Gare donc à vos bourses, messieurs, car vous auriez beau les fermer, nous saurons bien trouver le moyen de les délier.

Après les ventes, vont venir les sermons; ce genre de participation aux bonnes œuvres convient mieux aux âmes timides et simples. Se tenir agenouillée à la porte d'une église, le visage couvert d'un voile, c'est là une tâche que peuvent remplir toutes les femmes, même celles qu'affaiblissent le plus tout ce qui met en évidence.

Que de lois, Laure, nous sommes-nous trouvées ainsi placées en face l'une de l'autre, tenant en nos mains la bourse de velours aux glands d'or! Nous suivions avidement du regard les mouvements des entrants et des sortants, afin de nous rendre compte s'il n'y avait pas de défection dans les rangs de ceux sur qui nous avions tiré une traite à vue au profit des pauvres.

On devient impitoyable en pareil cas, et, si j'ai bonne mémoire, il me souvient que tu donnas en ce temps pour raison de ton refus à un prétendant évincé, qu'il ne t'avait remis qu'une mesquine offrande pour tes jeunes orphelines. A quel lieu la destinée cependant! Et bien, tu as eu raison, je crois; le bonheur ne saurait exister dans une union où les cœurs ne chantent pas au même diapason.

Cette fois, empruntée aux choses de la musique, me fait songer que je ne t'ai pas donné mon impression sur le nouvel opéra de Saint-Saëns, *le Timbre d'argent*. Tu te doutes un peu de ce que peut être cette impression, toi qui connais ma façon de penser, et surtout ce sensir en musique. Le foyer et les coulisses du Théâtre-Lyrique, le jour de la première représentation, étaient des plus animés. Les groupes de promeneurs parlaient haut en gesticulant; on entendait d'un côté des exclamations enthousiastes, à l'égard de : « C'est un chef-d'œuvre, un pur chef-d'œuvre! Quelle orchestration magique, quelle puissante harmonie! Toute l'école wagnérienne, tous les adeptes de la musique de l'école étaient au grand complet, triomphant par les marques de la plus bruyante admiration le sabreur de l'un d'eux. Mais, à côté de ces fanatiques, on voyait passer les envieux, les guitaristes, les amateurs de musique vieillotte, ceux qui trouvent encore quelque charme à entendre les *Huguenots*,

Guillaume Tell, *Lucie*, la *Somnambule*. Ceux-là portaient un jugement différent sur l'œuvre de M. Saint-Saëns. Peut-être se trouvait-il parmi eux quelques juges un peu bien sévères; l'exercé en tout est un défaut. En ce qui me concerne, je ne puis dire qu'une chose : ce qui m'a le plus frappé dans *le Timbre d'argent*, ce sont les ronds de jambes, les pointes et les entrechats de M^{lle} Théodora, qui m'a semblé posséder un très-véritable talent de même et de danseuse.

Je pourrais répondre à qui me demanderait quel endroit de l'opéra m'a le plus charmée, ce que répondait une provinciale qu'on avait conduite aux Français et à laquelle on faisait admirer les tirades sonores de nos classiques : « Moi, j'aime mieux quand on danse... » Après tout, il faut voir, et peut-être reviendrais-je sur cette opinion, un peu sommaire. Mais j'ai besoin d'entendre au moins une fois encore *le Timbre d'argent* pour comprendre l'œuvre.

Cette forme musicale, sous laquelle se déroule, pour ainsi dire, la pensée mélodique, m'est particulièrement incompréhensible. Les sons traquent mon oreille sans l'impressionner, sans mettre en vibration les cordes du sentiment musical tel qu'il existe en moi. Je ne veux pas donner ici un plus grand développement à cette critique, cela n'aurait qu'un médiocre intérêt pour mes lectrices; si toi, ma chère Laure, tu connais mes idées sur ce sujet.

Avant de clore cette longue lettre, une question. Que faites-vous si longtemps là-bas, madame l'oubliée? V. a-t-il des amis d'ici sont furieux, moi en tête, et je vous prévins que je terminais cette correspondance, qui ne saurait souffrir à mon amitié. Je t'attends, ma chère Laure; car voilà bien trois semaines que tu me promets ta chère personne, et, comme sœur Anne, je ne vois rien venir. Encore un peu de temps, et je ne t'aimerais plus.

En attendant, je t'embrasse.

MARIE DE SAVERNY.

LE BAL DE L'OPÉRA AU PROFIT DES OUVRIERS LYONNAIS

Quelle magie que le bal de mardi à l'Opéra! Le palais des fées n'a pas plus de lumières, plus de fleurs, plus de peintures vertes étendant leurs pavillons sur des groupes de marbre; il n'a pas surtout cet escalier royal qui semble baigné dans l'algale polie et sur lequel montaient et descendaient des groupes parés de femmes aux longues jupes de dentelles et de satin, heureuses de cette fête, fières de bien qu'elles faisaient.

La demeure des fées ne peut en rien être comparée à l'Opéra, car mardi, c'était le plus beau et le plus noble des palais : celui de la charité.

Aussi quelle extase, quel élan, quel accord; comme tous ces cœurs de femmes, depuis les plus grandes dames jusqu'aux modestes bourgeoises, s'étaient bien compris. On s'était dit : Il faut nous parler, c'est pour les pauvres; il faut sourire, c'est pour les pauvres; il faut triompher, c'est pour les pauvres!

Les ouvriers lyonnais n'ont pas de travail et plus de pain; nos toilettes leur donneront du travail et notre fête leur donnera du pain. De ce foyer de douleurs, et peut-être d'efforts, nous, femmes, nous ferons une ville apaisée et consolée, afin que les mères, les sœurs, les épouses qui pleurent là-bas, embrassant leurs petits enfants en nous bêtissant. Alors, toutes les mains s'étaient jointes; les plus blanches, les plus fières s'étaient tendues pour recevoir des fils d'or. Le souve de charité avait coulé à leurs pieds, toujours grossi par leurs prières. Quand des mains de femmes s'unissent dans la bienfaisance, c'est comme des ailes d'ange, — elles vont jusqu'au ciel!

On entrât sous une marquise tendue de tapisserie des Gobelin; on se trouvait dans des allées sablées, embauquées; on errait à travers un jardin jusqu'à de vertes retraites où, dans des bassins de marbre, l'eau chatoyait aux reflets des girandoles comme sous des rayons de soleil. On montait l'escalier entre deux rangs de gardes de Paris, immobiles comme des statues; on atteignait enfin la salle de bal.

Que dire de cela? Un flambement d'incendie, une boule de feu, un orchestre vertigineux, et, autour de cette salle, toutes les loges remplies des plus élégantes Parisiennes, se mirant des corbelles jonchées de fleurs et de pierreries. La salle s'étendait de l'amphithéâtre au foyer de la danse. Le foyer, transformé en boudoir, servait d'asile aux invités de la Maréchale.

Hélas! seule, l'âme de cette fête splendide, M^{me} de MacMahon se vait y manquer. Un chagrin de famille devait la retenir loin de ce bal organisé sous son inspiration, et, tandis que tant d'horizons allaient recevoir d'elle la joie de leur foyer, elle devait pleurer, inquiète, pour un des siens.

Telles sont les choses de ce monde que toute joie doit avoir son ombre.

Le Maréchal accueillait ses invités au foyer de la danse.

Vent à onze heures du matin.

Parler des toilettes merveilleusement belles auxquelles regardent ceux qui passent.

Arrêtons-nous sçde la baronne robe de faille blanche dentelle noire, ses beaux cheveux posés près d'elle.

Dans la loge à crême, avec deux plumes bleu de ciel.

Les repré-sentant : M^{me} Léon blanc, M^{me} Jules blanc avec couronnes rouges au cou. Marie-Antoine dans le dos; la jugette posé en jetées sur la jupe capricieuse.

Une loge attirée. C'est celle de la comtesse Octa.

chefocauld Dinao l'étoile qui élève coller de chéires santes. Si robe d'aérier bleu; un trine, son pompon.

Void encore la comtesse de forme Merveilleux et, dans les cheveux arrières, et une en faille turquoises cures en diamants.

Il faut nous arrêter quelques mots. Les robes pures. Quelques étoffes brocari, jetant un franges sur les jupes ou le chaperon.

Impossible de dire et mandarineries feu, et dans les rines et ten, avec.

Pour les sortants et bordées de fleurs indiens broqués d'.

Ces quelques jours. N'oublions les annales de la dans celles de la

LES

A Londres, c'est une école destinée à américaines n'ont le *New York Herald* une école de ce genre de Londres.

remont assistent. La leçon que l'élève d'omnilettes les en falsait les femmes. Tandis Broadway, ce mieux aimé s'occupe.

La leçon dura donnait était pas les dièves s'élevaient d'une feuille de la dictée d'un professeur était mine fraîche, professeur s'occupait de prolongées; elle ce qu'elle avait trices interrompements que le professeur homme était vers nous parlons.

Venu à onze heures, il n'est reparti qu'à près d'une heure du matin.

Parler des toilettes est difficile. Presque toutes étaient si merveilleusement choiques! Entre tant de femmes parées, laquelle regarder sans regretter de n'avoir pas mieux vu celle qui passait en même temps.

Arrêtons-nous en patronesses. Voici dans son avan-scène la baronne Alphonse de Rothschild. Elle porte une robe de faille blanche, garnie d'applications de feuillage en dentelle noire, semée de jais. Une rose thé s'épanouit dans ses beaux cheveux; un énorme bouquet de roses thé est posé près d'elle.

Dans la loge à côté est la comtesse Aguado, en pékin crème, avec bandeau antique en diamants et touffe de plumes blanches de ciel.

Les repré-sentants du monde officiel sont au grand complet: M^{me} Léon Say, M^{me} Waddington, M^{me} Voisin, en blanc, M^{me} Jules Simon, en très-élegante toilette de satin blanc avec couronne ronde de roses rouges et bouquet de roses rouges au corsage; M^{me} Ferdinand Duval, en redingote Marie-Antoinette rose très-pâle, faisant traîne, montante dans le dos; la jupe parée, devant, d'un haut volant d'Angleterre posé en travers; et puis des roses en profusion, jetées sur la jupe, montant sur le corsage avec une grâce capricieuse.

Une loge attire tous les regards. C'est celle de la duchesse de Mouchy, ayant à côté d'elle la comtesse Octave de Béhague et la duchesse de La Rochefoucauld-Bisaccia. La duchesse est radieuse comme l'étoile qui éclaire ses cheveux blancs; elle porte au cou un collier de chien d'or tombant des gouttes d'eau éblouissantes. Si sa robe est en tulle blanc, semée de grandes étoiles d'acier bleu; un oiseau de diamants attache, sur sa poitrine, son pompon de patronesse.

Voici encore la duchesse Decazes, la duchesse de Mailé, la comtesse de Nadailac, M^{me} Dolfus, en pékin ivoire, forme merveilleuse du temps de Louis XVI, le tablier uni, et, dans les cheveux, un pouf de plumes blanches, posé très en arrière, et une algrette semée de diamants; M^{me} Ducos, en faille turquoise, dentelles blanches et une parure d'aigres en diamants.

Il faut nous arrêter. Bien d'autres pourraient être citées. Quelques mots seulement sur l'ensemble:

Les robes presque toutes blanches ou couleur d'ambre. Quelques étoffes de genre ancien, velours de Gênes ou brocat, jetant une note originale. Beaucoup de fleurs en franges sur les jupes. Les coiffures hautes et la couronne ou le chaperon posés très en arrière de la tête.

Impossible de ne pas admirer une toilette Louis XIV soufre et mandarine, avec de grands nœuds filôtants en satin feu, et, dans les cheveux, une couronne d'oreilles mandarine et feu, avec algrette d'argent.

Pour les sorties de bal, de grandes pelisses, très-brodées et bordées de fourrure, la plupart taillées dans des châles indiens brodés d'or.

Ces quelques mots suffisent à indiquer les tendances du jour. N'oublions pas que, si cette fête a dû faire époque dans les annales de la charité, elle doit aussi laisser une trace dans celles de la mode.

MARIE DE SAVERNY.

LES ÉCOLES DE CUISINE

A Londres, dans ces derniers temps, il a été fondé une école destinée à l'enseignement de la cuisine. Les Américains n'ont pas voulu rester en arrière des Anglais; le *New York Herald* nous apprend qu'il s'est fondé en ville une école de ce genre, la *Cooking School*, sur le modèle de celle de Londres, et qu'un de ses reporters est allé dernièrement assister à l'un des cours de cet établissement.

La leçon que le ré-a-cteur appelle plaisamment « une ma-linée d'omelettes », a-t-elle vu la préparation des omelettes en faisait le fond, était suivie par quinze ou dix-huit femmes. Tandis que les élégantes étaient allées parader à Broadway, celles-ci, en bonnes mères de familles, avaient mieux aimé s'occuper d'une façon plus utile pour leur ménage.

La leçon dura deux heures et demie. La pièce où elle se donnait était parfaitement disposée pour cette destination; les élèves s'élevaient à une longue table ou chaise, munie d'une feuille de papier et d'un crayon, prenait des notes sous la dictée d'un professeur, bien entendu du sexe féminin. Le professeur était une mis- à la physiologie enjouée, à la mine fraîche, portant, il est vrai, des lunettes, comme un professeur dont la vue se serait affaiblie par suite d'études prolongées; elle était assistée d'un opérateur qui exécutait ce qu'elle avait enseigné. De temps à autre, une des auditrices interrompait la leçon pour demander des éclaircissements que le professeur s'empressait de lui fournir. Tous les assistants n'étaient pourtant pas du sexe féminin; un homme était venu aussi participer aux enseignements dont nous parlons.

A Londres, c'est une grande dame qui préside à l'école nationale de cuisine; à Vienne, ce sont également des dames de haut parage qui dirigent les *Volkshochschulen* ou cuisines populaires. A New-York, la directrice de l'école culinaire, pour être une simple bourgeoise, n'en sent pas moins, paraît-il, toute l'importance de son rôle, et elle dit avec le plus grand sérieux: « La cuisine est un art, comme la peinture et la sculpture. » Évidemment, elle est imbue des principes du docteur Grenville, médecin anglais de renom, qui prétendait que le temps était venu de faire enfin « l'éducation de l'estomac. »

L'IDOLE

I

Hector de Kernovenoy posa un dernier baiser sur le front de sa femme qu'on allait mettre au cercueil, puis se redressa et sortit de la chambre mortuaire sans verser une larme. Comme il traversait, au rez-de-chaussée du château, une galerie dont les croisées ouvertes donnaient sur le jardin, un vieux domestique, errant dans les parterres et conduisant par la main une fillette de cinq ou six ans, se mit à lever les épaules. « Il ne nous regardera même pas! grommelait le vieil homme. La petite vivante ne compte pas à ses yeux. Il n'aimait que la morte! »

La « petite vivante » méritait pourtant d'être aimée. Elle avait de grands yeux noirs avec des joues dorées; elle était brune avec une gerbe folle de cheveux blancs. En ce moment, elle tenait une rose épanouie, et, tout en faisant rouler la tige entre ses doigts, d'un air pensif:

— Écoute, Martin Batalle, dit-elle, quand, toi aussi, tu seras bien malade, et que tu partiras pour aller chez le bon Dieu, je te donnerai une belle fleur pour la porter à maman...

Un instant après, la mobilité de son âge lui avait fait oublier les tristesses qui l'entouraient et dont sa chère petite à ne était depuis le matin comme ébaumée. Les jardins du château, disposés en terrasses, s'élevaient à une énorme hauteur au-dessus de la mer, et l'enfant venait d'apercevoir deux grandes voiles à l'entrée de la baie.

— Vais donc, Martin, s'écria-t-elle. C'est peut-être un grand bateau qui a des canons!

Martin Batalle la suivait, tout en se disant que personne ne songeait à elle et que, dans un pareil jour, il n'y avait que lui pour prendre soin de l'orpheline. Les femmes allaient et venaient dans les logis qui bourdonnaient comme une ruche. La mort dans une grande maison ne délie guère moins les langues que des noces. On pleurnichait au lieu de chanter, voilà toute la différence. Martin connaissait bien les commères et les valets, et lui, le chasseur et l'homme des bois, méprisait à l'envi la lingerie et l'antichambre, les cuisines et l'officine.

Au milieu de ces réflexions, il lui en vint une qui le fit tressaillir de la tête aux pieds. Ce n'était point à la valetaille qu'il songeait, c'était au maître.

Il appela Myriam. L'enfant accourut; il lui reprit la main et se mit à longer la galerie que le baron de Kernovenoy avait traversée. Elle aboutissait à un salon. De là un passage voûté conduisait à la salle de billard, dans une vieille tour qui se dressait au-dessus du flot, et de ce côté fermait la terrasse. Sous cette voûte, un escalier de pierre menait au cabinet du baron à l'étage de la tour. C'est là que M. de Kernovenoy s'était enfermé.

Et il n'avait aimé que la morte!

Le vieux garde vendit apparemment d'être frappé de l'idée qu'il s'appropriait à la suivre, car on eût pu l'entendre qui grommelait:

— Il ne croit guère en Dieu, je le sais bien. Ce n'est donc point cela qui l'arrêtera!

L'imagination du vieillard ne valait pas son cœur, et il ne trouva rien de mieux que de demeurer au pied de la tour appelant de toute sa voix:

— Myriam! Myriam!

Tout le château savait si la voix du vieux Martin était rude et forte. Cependant la fenêtre de l'étage ne s'ouvrit point. Myriam, surprise d'abord, rialt de tout son cœur:

— Es-tu fou, Martin? demanda-t-elle. Pourquoi m'appelles-tu si haut, puisque je suis près de toi?

Martin avait essayé vainement d'attirer l'attention de son maître et de lui suggérer l'envie de demander sa fille. La fenêtre ne s'ouvrit point.

Il reprit en maugrant le chemin du logis principal. Les femmes s'emparèrent de M^{me} Kernovenoy et, dans leur désir de ne pas interrompre les caquetages, parlèrent tout de suite de la mettre au lit.

Une heure après, l'inquiétude ramenait le vieux serviteur à la tour. Il entra dans la salle de billard. Longtemps il entendit le pas violent et saccadé du baron dans la chambre haute. Vers minuit, M. de Kernovenoy ouvrit l'autre croisée, celle qui regardait la mer. Martin entrebâilla la tendre de la salle basse. Tous deux le serviteur et le

maître, demeurèrent là, si près et pourtant si loin l'un de l'autre, le premier les yeux secs, les dents serrées, le blasphème au bord des lèvres; le second égrenant son chapelet entre ses doigts et veillant.

Le flot se mouvait dans l'ombre de cette nuit variable d'avril, parfois claire et glacée, en d'autres moments atténuée par la brise humide et les notes qui accouraient du large... Oh! l'admirable demeure! Elle avait été si chère à celle qui n'était plus.

La belle Marie d'Avrigné n'avait guère joué du bonheur et des destinées brillantes que lui promettaient l'amour d'Hector de Kernovenoy et l'un des plus grands mariages de la province. C'était fier et pittoresque logis, élevé au-dessus des flots, était devenu son calvaire. Elle y avait souffert une lente agonie.

Tout y semblait disposé cependant pour y charmer sa vie — telle qu'elle l'avait choisie, telle qu'elle l'aimait, une belle vie un peu rustique, mais tout à fait seigneuriale, large et simple, remplie de toutes les joies et de toutes les tendresses.

M^{me} de Kernovenoy avait été la plus passionnée des mères et la plus aimée des femmes, le baron Hector n'ayant pas hésité à quitter à vingt-sept ans Paris et l'existence mondaine pour se donner tout entier à celle qui se donnait à lui tout entière. Alors il avait voulu, pour la fête qui opérât ce miracle de le détacher du monde, un palais digne d'elle, et l'on avait vu ce vieux donjon de Kernovenoy se transformer en une maison de plaisance.

Le baron avait fait raser trois tours, aplanir les cours intérieures, et, sur l'espace déblayé, il s'était plu à créer ce merveilleux jardin aérien que les rayons du midi chauffaient pendant le jour, que la mer caressait la nuit de son haleine humide et tiède et où croissaient les myrtes et les lauriers. Les rosiers de Bengale accrochaient à des magnoliers importés d'Amérique leurs rameaux, qui fleurissent jusqu'en décembre, et, chaque été, un manteau d'oreilles sauvages couvrait les anciens remparts du château. Deux tours demeuraient encore debout, l'une au nord, regardant la campagne, l'autre au sud, regardant la baie. Un bâtiment neuf, dans le style Louis XIII, reliait ces deux énormes débris du temps jadis, et de toutes les ouvertures du logis, de toutes les parties de la terrasse, l'œil doublait la pointe des deux rivages et se perdait dans la haute mer.

La tour du sud n'était point percée que de la large bée qui s'ouvrait sur les flots. La croisée, plus petite, pratiquée du côté du jardin, trois ans auparavant, et au pied de laquelle Martin Batalle, tenant Myriam par la main, venait de monter une longue faction inutile, — cette croisée avait une histoire.

En ce temps-là, M^{me} de Kernovenoy n'était pas encore malade. Un jour, il lui était arrivé de dire à son mari:

— Hector, lorsque je suis dans les jardins et que dans votre bibliothèque, n'en voulez-vous pas à ce mur aveugle qui nous sépare?

Et le baron Hector d'accueillir comme il le devait cette charmante pensée: — Je veux lui une fenêtre qui me permette de vous voir sur la terrasse et de regarder l'enfant jouer à vos pieds.

On avait éventré la tour et encadré à plaisir cette bienheureuse fenêtre de blancs crochets et des branches folles d'un superbe et vieux jasmin.

C'est là que le matin retrouva le vieux garde. D'en bas, il appela:

— Monsieur Hector!

Il nommait ainsi le baron autrefois, quand Hector de Kernovenoy avait treize ans et qu'il lui apprendait à chasser à l'affût dans les nuits d'automne.

— Monsieur Hector, est-ce que vous ne souhaitez pas de voir l'enfant?

Encore une fois, point de réponse.

On n'avait guère dormi dans le château. Les femmes s'employaient aux apprêts des funérailles. Les cuisines s'alignaient, car un grand repas allait être servi après la cérémonie, suivant l'usage qui subsiste encore dans la province; Martin Batalle passa au milieu de ces gens affairés et monta le grand escalier sans parler à personne.

La chambre mortuaire était ouverte et des cierges brillèrent autour du cercueil; le vieillard s'agenouilla. Mais une plainte enfantine, qui parlait de la chambre confiné, troubla sa prière, et, se relevant brusquement, il poussa la porte:

— Oh! petite mignonne du bon Dieu! s'écria-t-il, la voilà qui pleure!

Myriam était assise sur son petit lit et se désolait parce qu'on la laissait toute seule. De grosses larmes roulaient sur ses joues et sa délicieuse bouche rose faisait en ce moment une vilaine petite grimace. Elle tendit les bras au garde, les lui jeta autour du cou lorsqu'il se pencha sur elle et se mit à embrasser de toute sa force cette vieille figure.

L'admirable instinct de la nature et du cœur se fit jour sur ces lèvres de cinq ans, et la pauvre fillette, privée de l'une des deux tendresses que Dieu lui avait données, se prit à appeler l'autre:

— Où est mon cher père? demanda-t-elle. Est-ce qu'il est aussi parti? Je veux le voir.

Martin Bataille secoua la tête :
— De l'homme ou de l'enfant lequel à le plus de mémoire ? grommela-t-il.

Et il ajouta tout haut :
— Vous le verrez.

— Alors, dit l'enfant, qui se mit au bord de sa couchette, habille-moi, Martin... mais tu ne sauras pas!...

Martin accepta le défi. Ayant recommandé à Myriam d'être sage, il entreprit de lui mettre ses bas. Bien loin de tenir compte d'une recommandation si sérieuse, elle s'amusa à lancer ses pétons en l'air. Et Martin de dire :

— Tous les enfants aiment à jouer avec leurs pieds. Je ne sais pas pourquoi.

... Un instant après — il était sept heures — le vieillard se dirigeait de nouveau vers la tour du sud. Les cheveux de Myriam étaient tout emmêlés, sa robe attachée de travers; un de ses bas retombait sur son soulier, dont la boucle était partie, et le rustique habilleur n'avait pas eu l'idée de la chercher sous un meuble. La beauté de l'enfant empruntait à cet accoutrement déordonné un petit air sauvage qui la rendait plus adorable. Tous deux, elle et son guide, passèrent sous les yeux des femmes rassemblées à l'entrée de la maison. Et toutes de s'écrier :

— Qui a fait ça ? mademoiselle de la sorte ? Dites si c'est vous, vieux Martin.

— Taisez-vous, callettes. Il fallait peut-être vous attendre! La pauvre mignonne aurait donc pleuré dans son lit jusqu'à ce soir.

— C'est bon. Nous n'avons que faire de vos prêches; mais où la menez-vous à présent, vieux bourru ?

— Eh! pardine! à monsieur son père.

— Il ne veut pas la voir. Ça doublerait son chagrin.

Martin Bataille secoua la tête :

— Oh! bien, je vous assure qu'il la verra donc malgré lui; et il n'est que temps!

Il se fit un grand bruit à l'entrée du château. Une voiture gravissait la rampe qui avait remplacé le pont-levis; c'était celle du marquis de Vertailles, le plus proche parent du baron. Il amenait avec lui M. d'Avrigny, capitaine de vaisseau, l'oncle paternel de la défunte.

Tous deux arrivaient les premiers, les autres invités allaient suivre. Martin entraîna Myriam, de crainte que les nouveaux venus ne reconnussent l'enfant; il avait besoin d'elle pour l'exécution de son dessin. En joignant le pied de la tour, il murmurait :

— J'ai dit qu'il n'était que temps, et c'est bien vrai; mais il ne fera rien avant l'heure.

Tout le château savait que le baron n'assisterait pas aux funérailles. Cependant les derniers mots du vieillard avaient un sens profond; il pensait que si son maître entretenait de mauvaises pensées contre lui-même, il se garderait bien de les accomplir avant que la morte eût quitté le logis. M. de Kernovenoy ne voudrait pas profaner la maison, quand celle qui en avait été la joie et l'honneur était encore là; il n'allumerait pas un scandale au milieu de la cérémonie.

Mais le moment venu, il en serait averti par les cloches de l'église; le bruit de la mer couvrirait-il même leur bruit, il saurait l'heure...

Les laines qui encadraient la fenêtre latérale de la tour étaient d'ordinaire soigneusement taillées tous les ans. Le vieux jassin surtout montrait une vigueur prodigieuse et aurait tout envahi; mais, cette année, la baronne ne sortait plus de son appartement, on avait négligé la taille. La croisée disparaissait sous l'épaisseur de la verdure.

— Martin, dit Myriam, crois-tu que mon cher père nous regarde là-haut à travers les feuilles ?

— Oh! que non! fit le vieillard. Pas encore. Mais nous l'y forcerons bien peut-être!

Le vieillard avait son idée; il rêvait tout simplement une escalade.

Les voitures des parents et des invités arrivaient là-bas désormais en nombre; les cloches sonnaient, le chant des prêtres retentit sous la voûte de la grande porte; Myriam devint toute pâle.

Il n'y avait plus un moment à perdre pour arracher l'enfant à la scène funèbre et le père à l'explosion de son terrible dessin. Martin mit le pied hardiment sur le tronc du gros jassin et, quand il en eut éprouvé la solidité, appela la fillette à lui. Son visage ne lui avait enlevé ni agilité ni la force; il grimpa, s'accrochant aux laines d'une main et, de l'autre, tenant l'enfant embrassée. Bien loin d'avoir peur, elle riait aux éclats et n'entendait plus les chants ni les cloches.

— Ferme! dit Martin. Tiens-toi bien, enfant! Je veux que tu vives heureuse; et toi, je ne veux pas qu'il meure damné!

M. de Kernovenoy errait dans la vaste chambre dont le plafond s'élevait en forme de voûte, ce qui lui donnait justement l'air d'un tombeau. L'un des côtés de la pièce était occupé par de grandes bibliothèques vitrées, renfermant plusieurs centaines d'ouvrages rares et d'un grand prix, mais surtout un choix exquis des œuvres du dernier siècle et du nôtre. Oh! le baron était homme de goût! On n'aurait point trouvé dans cette fine collection la bonne parole des grands déclamateurs, encore moins les catéchismes brutaux des athées; il n'y avait de place que pour les sceptiques.

Ceux-là étaient au premier rang; ils avaient autrefois séduit et persuadé le baron et engendré ou allumé les passions de son esprit, si différentes de celles de son cœur. En passant, il salua les noms illustres écrits au dos de ces livres fameux :

— Bonjour, mes maîtres!

Excellent maître, car c'étaient eux qui lui avaient enseigné la vanité de toute foi, l'indifférence du grand lendemain et surtout le droit qu'il se croyait à présent de mourir.

Cependant la morte les détestait sans les avoir jamais lus. Instinct de chrétienne. L'image de celle qu'il avait uniquement aimée rapportait d'autres enseignements au baron Hector, ceux de leur enfance à tous les deux. Si la vérité pourtant était de ce côté?...

(A suivre.)

PAUL PERRET.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

DINER MAIGRE DE 8 COUVERTS

Potage Saint-Germain.

Quatre hors-d'œuvre :

Olives farcies,
Bœuf.

Crevettes.

Corceles de carême.

Traites de rivière à la meunière.

Timbale de ravioli

ou salmis de macreux.

Anguille à la broche.

Artichauts Barigoule.

Madelaine glacée.

Dessert.

Anguille à la broche. — Prenez une grosse anguille, dépouillez-la, videz, ôtez la tête, lavez à grande eau et piquez de lardons fins; faites mariner avec vinaigre, huile, sel, poivre, persil, thym, laurier, oignons coupés en rond; au sortir de la marinade, roulez l'anguille et attachez-la sur la broche avec de la ficelle, maintenez-la en la transparent de la brochette et faites rôtir à feu vil, en l'arrosant avec du beurre et la marinade; servez avec une sauce piquante ou une sauce tomate dans un saucier.

Corceles de carême (dix-septième siècle). — Prenez plusieurs sortes de poisson fermes, à votre choix, et cuite au court-bouillon. Hachez-les avec persil, ciboules, thym, basilic et beurre frais. Pilez très-finement les arêtes des poissons choisis, en les mouillant avec du bon vin; mélangez-les au hachis. Remplissez des poaux d'anguilles avec cette farce; faites-les mariner dans du vin, sel et poivre, puis cuire avec cette marinade. Ne les servez que complètement refroidis.

Anchoillettes de poisson. — Hachez de la chair d'anguille cuite au court-bouillon, avec des fines herbes, des épicures, des champignons, des balances de carpe ou d'aloise et du beurre frais. Cela fait, ajoutez une peau d'anguille, épicez-la avec votre préparation, ficellez-la par les deux extrémités. Mettez-les à mariner dans du vin pendant vingt-quatre heures. Retirez-les et faites-les cuire dans un court-bouillon, composé d'une partie de vin blanc et deux parties d'eau.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

A Paris, le goût est partout; on ne saurait lui assigner de limites, de centre particulier; il ne s'épanouit pas seulement dans les rues aristocratiques, M^{lle} Rosa Decotte nous en fournit la preuve. Mais il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que le goût jeune et frais de cette habile modiste ne tardera pas à venir dans les grands quartiers recevoir sa consécration.

En attendant, ce talent est excessivement modeste. Un chapeau de 100 ou 150 francs, dans les maisons en renom, coûte à peine le tiers de cette somme chez Rosa Decotte. Et quels chapeaux! trop jolis, trop coquets, en vérité, mais ici l'abus est loin d'être un défaut. Qu'il est pimpant, séduisant, papillonnant, le chapeau *Reine Margot*, faillie tilleul avec draperies satin caroubier formant une capricieuse auréole au-dessus de laquelle s'enroule un serpent lophophore aux vacillantes ineurs s'entre-croisant en cadence; plumes vaporeuses sur le côté; touffes de roses s'épanouissant sur le chignon. Très-coquet, le chapeau *Charles IX*, en faille de nuances Vulcain, légèrement recourbé comme celui des gentilshommes du temps; longue plume loutre, posée à la façon des ligueurs. Et le chapeau *Chérubin* en plume myrte, avec touffes de giroflées, est-il assez adorable?

Bref, pour peu d'argent, M^{lle} Rosa Decotte vous compose un chapeau qui rendrait des points, en fait d'élegance et de distinction, aux créations tant vantées de nos célébrités de l'art coquet (67, rue Meslay).

La parfumerie des Fées vous force à croire aux métamorphoses. La science moderne a reconnu l'efficacité ainsi

que l'innocuité de la crème, de la poudre et de l'eau des Fées. Expérimentés par les chimistes et les docteurs de la Faculté qui les ont analysés, ces préparations sont sorties victorieuses de l'examen. Aux préventions des savants a succédé leur complète adhésion.

La crème des Fées rend instantanément à la peau sa souplesse, son élasticité, ses tons sages, avec cette suave fraîcheur qui est le propre de l'adolescence. La ride ne saurait creuser son sillon sur l'épiderme au point la crème des Fées donne le poli du marbre.

La poudre des Fées complète l'action bienfaisante de la crème. Cette poudre, exemptée de bien-être et de sels corrosifs, communique au visage une éclatante blancheur, un éclat radieux.

L'action de l'eau des Fées s'exerce sur le système pileux. Elle nourrit la racine, empêche ainsi la décoloration capillaire ou rend aux cheveux blancs leur couleur primitive.

Par l'eau, la crème et la poudre des Fées, la jeunesse revient à tire d'ailes, et la veulerie ne connaît plus qu'une saison, le printemps (43, rue Richer).

Les dames de la province et de l'étranger qui désirent avoir de jolies toilettes peuvent en toute sécurité s'adresser maison Rébillot et Dusol, 219, rue Saint-Hippolyte, Paris. Envoyer message et longueur de jupon. Envoi d'échantillons.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER. — Nous recommandons à nos lectrices cet excellent produit, le seul qui offre une entière sécurité; chez M^{me} Dusser, 1, rue J.-J. Rousseau.

Pour combattre la chlorose, l'anémie, l'appauvrissement ou l'altération du sang, nous recommandons spécialement le **Vin ferrugineux Arond** au Quina et aux principes nutritifs de la viande. Il nourrit et fortifie le sang. Prix : 5 fr. Ph^{ie} Arond, à Lyon. (Dans toutes pharmacies.)

Deux dames anglaises, venant à l'ordinaire une vie retirée de campagne, désirent donner des leçons en anglais par correspondance, pour aider quelques œuvres de charité.

Les prix des leçons seront à 7, 12 ou 15 francs par mois, selon le nombre des leçons que l'on désire.

On est prié de s'adresser à :

Madame M.,

Mowestown Vicarage,

N^o Stratton,

Corwall,

England (Angleterre).

Radis roses, mazurka; Piste de velours, valse, font furor

Le quarantième numéro du *Journal de Musique* qui vient de paraître, contient :

Musique : *Le Dimanche du Père*, paroles de Max Dapremont, musique de Litolff. — *Le Premier Balier*, polka hongroise, musique de Henri Walis. — *La Chanson de Fenfan*, poésie de Armand Barthel, musique de Jules Cressomails. **Texte :** Saint-Sièges. — *Le Timbre d'argent*. — Nouvelles de partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les amis jusqu'à la bourse sont nombreux, mais au delà... plus rien!

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.